

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 43

Artikel: Les chèvrefeuilles
Autor: Theuriet, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lui-même de faire sa présentation, sur quoi il engagea, avec Nellie, une conversation des plus pressées à laquelle la jeune fille répondit avec la plus grande aisance, tandis que Marianne fut toute étonnée de son assurance.

Et cependant elle ne regretta point d'être abandonnée à elle-même un moment, elle avait tant besoin de se remettre de son émotion !

Le rôle muet qu'on lui attribuait ainsi sans gêne, commença cependant à lui peser au bout d'un peu de temps ; son émotion, au lieu de s'apaiser, ne fit que s'en accroître, et tandis que les deux promeneurs, devisant gaiement, semblaient avoir oublié tout ce qui les entourait, Marianne sentit son cœur se resserrer d'une angoisse douloureuse et pénible.

Nellie, à la fin, se retourna vivement et demanda :

„Tu ne dis pas un mot, Marianne, es-tu malade ?”

„Nous ne pouvons pourtant pas parler toutes les deux à la fois”, répondit-elle d'une voix éteinte, „continue toujours, j'écoute.”

On gagna un banc où l'on décida de s'arrêter un moment. Nellie prit place entre sa sœur et M. Gautier, elle était pleine d'entrain, agitant sans cesse ses pieds mignons, traçant des lignes sur le sable avec le bout de son ombrelle et disant mille choses gentilles sur la forêt, sur les oiseaux, les fleurs et tout ce qui lui passait par la tête.

Le soleil brillait à travers le feuillage déjà moins touffu en ce moment, les fils blancs de la vierge tendaient leur réseau étincelant d'un arbuste à l'autre, et les

feuilles rouges et jaunes qui tombaient doucement des arbres ressemblaient aux rayons du soleil, à de petites paillettes d'or descendant de la voûte céleste.

„Qu'il fait bon vivre”, reprit Nellie, au bout d'un moment de silence : „il me semble que rien ne vaut un pareil jour d'automne et que la nature s'est fait doublement belle pour nous aujourd'hui !”

„Vous avez raison, Mademoiselle,” répondit M. Gautier, „la matinée est superbe après la tempête qui a sévi cette nuit. Une pareille journée au déclin de la saison a infiniment de charme, et cependant je lui préfère de beaucoup le printemps qui peut seul éveiller en nous la vraie joie de la nature. L'automne, je ne puis jamais m'empêcher de le comparer à une vieille femme qui sent décliner sa beauté et qui se pare à dessein afin d'en atténuer l'effet.”

Les traits de Marianne se contractèrent douloureusement. Elle détourna le visage et se leva vivement comme pour aller cueillir une fleur. Lentement, elle s'avança ainsi dans la forêt, elle marcha sans se retourner, seule, s'enfonçant toujours plus sous la feuillée, afin de ne plus entendre ce que l'on disait sur le banc. Dans un attendrissement infini, les larmes jaillirent enfin de ses yeux, et tandis que ses pieds frôlaient les feuilles mortes qui tombaient silencieusement autour d'elle, ses lèvres tremblantes répétaient cette phrase cruelle :

„L'automne est comme une vieille femme qui sent décliner sa beauté et qui se pare à dessein afin d'en atténuer l'effet.”

Les chèvrefeuilles.

Les chèvrefeuilles de la haie,
Toujours plus haut, jamais lassés,
Aux sveltes brins de la coudraie
Grimpent, tendrement enlacés.

Jusqu'aux sommités des ramures
Leurs fleurs s'élancent pour mieux voir,
Au loin, les bois et les pâtures
Etendent leur vert reposoir.

Montez, chèvrefeuilles d'automne,
A la cime des noisetiers,
Et dites-moi si ma maigronne
N'apparaît point dans les sentiers?...

A sa démarche de Diane,
Aisément vous la connaissez ;
Sur l'herbe on croirait qu'elle plane
Quand elle traverse les prés.

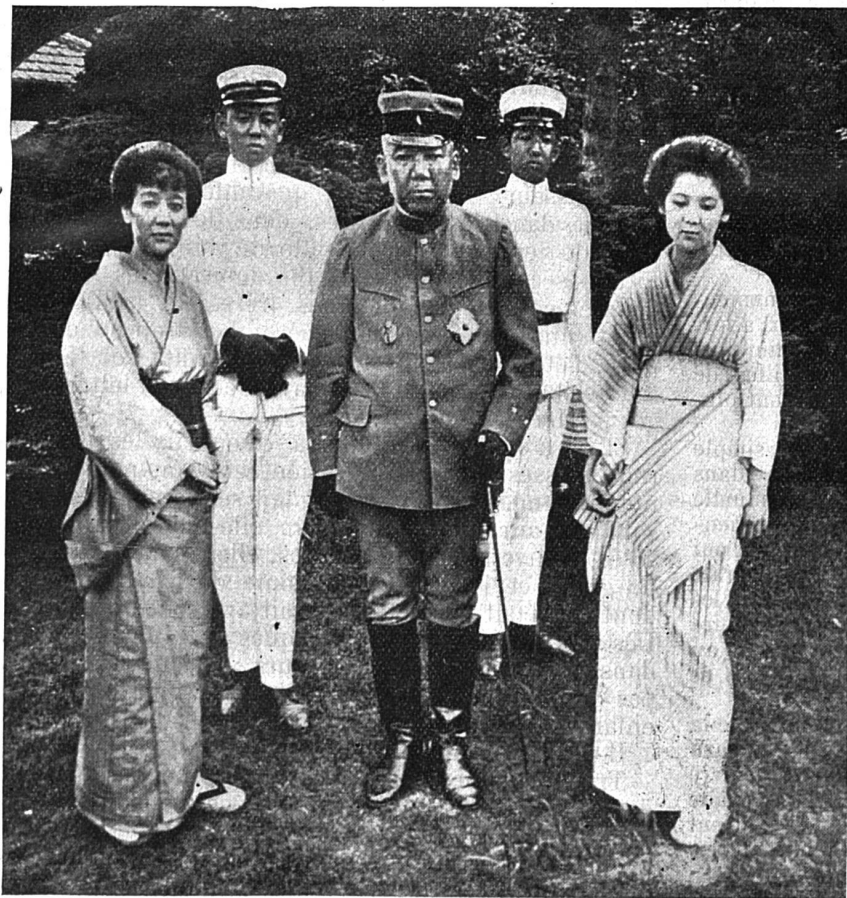
Sa taille flexible s'élance
Comme vos tiges : son teint clair
A la délicate nuance
De vos fleurons couleur de chair.

Lorsqu'elle arrive dans l'herbage
Où les bœufs paissent au soleil,
On respire, sur son passage,
Un parfum au vôtre pareil.

Chèvrefeuilles, je vous envie !
Vous pouvez la voir chaque jour...
Et moi, dès qu'elle m'est ravie,
Je me crois perdu sans retour.

Pour le grand désir que j'ai d'elle
Vos horizons sont trop étroits ;
Je la trouve cent fois plus belle
Que vos cieux, vos prés et vos bois...

ANDRÉ THEURIET.



Phot. de C. Chusseau-Flavien, Paris.

Le général Oyama, entouré de sa femme, de sa fille et de ses fils.

LES GRANDES MANŒUVRES DE L'EST

Les grandes manœuvres de l'Est se sont déroulées, cette année, autour de Brienne, où Napoléon Bonaparte fit ses premières études militaires.

— Nous sommes tous ici à l'école, a dit le général Brugère à ses officiers.

Les grandes manœuvres sont, en effet, l'école pratique des chefs et des soldats.

Quatre corps d'armée et quatre divisions de cavalerie